César? besoins d'artiste? Il est difficile de se décider pour un de ces motifs en écartant les autres. Du moins peut-on dire qu'il usait dans ses inexactitudes d'une licence caractéristique du genre qu'il pratiquait et remontant sans doute au temps où la monographie était un éloge. Aussi bien, lorsque Cicéron invite son correspondant à oublier les exigences de sa conscience d'historien : *rogo ut... in eo leges historiae neglegas* (3), il le pousse moins à violer les lois d'un genre qu'à passer de l'histoire continue, à laquelle il s'est voué jusque-là, à la monographie, dont les règles sont différentes.

En résumé, le début de la lettre à Luccéius est un badinage mondain, genre de plaisanterie auquel excellait Cicéron, comme le montrent non seulement les lettres, mais des discours du genre du *Pro Caelio*, destinés à être prononcés devant la haute société romaine ; et la suite développe une théorie littéraire dont les éléments nous apparaissent en foule dès que l'attention a été aiguillée de ce côté.

A. GUILLEMIN.

IV

UN TOURNANT DANS L'ŒUVRE ET LE STYLE DE SAINT AUGUSTIN

PAR J. FINAERT
Professeur à la Maison de l'Assomption, Nimes

Dès l'automne de 386, peu après sa conversion à l'Église catholique, le rhéteur Augustin s'était attaqué dans divers écrits aux erreurs des manichéens qui l'avaient longtemps séduit. Ces écrits adoptaient le style des lettrés ; la sève chrétienne ne les pénétrait pas encore. La langue pure, les ornements employés avec discrétion, l'habile dialectique et le mouvement varié, allègre, de ces dialogues ou traités plaisaient aux cercles littéraires, mais le grand public ne comprenait presque plus les termes vieillis et oubliés de la langue classique ni surtout les amples périodes des morceaux à effet.

Un abîme se creusait entre la langue artificielle des lettrés et le latin communément parlé en Afrique. Vers 410 encore, saint Augustin pouvait comparer Carthage à Rome elle-même comme arbitre des lettres latines ; il écrivait au jeune Grec Dioscore : « *duae tantae urbes, latinarum litterarum artifices, Roma atque Carthago* » (Migne, lettre 118, 9). Rhéteurs et lettrés de Carthage ou de la province tentaient de maintenir dans leurs écrits et même dans leur conversation une langue qui atteignait de très près celle de Tite-Live et même celle de Cicéron ; des puristes discutaient sans fin sur la vraie prononciation ; Augustin lui-même répliquait aux critiques des Italiens par d'autres critiques également autorisées ; les aristarques du temps trouvaient des barbarismes jusque dans les discours de Cicéron : « *Barbarismorum autem genus nostris temporibus tale compertum est ut ipsa eius oratio barbara uideatur qua Roma seruata est* », écrit-il avec une certaine emphase dans le *De Ordine* (II, 46). Cependant, le latin populaire, déjà bien éloigné de la langue classique à l'époque de César, poursuivait son évolution naturelle.

Aussi en 389 des amis prièrent-ils le rhéteur converti de songer au public des demi-lettrés et de ne pas abandonner dans sa polémique le langage commun. Il entreprit donc une explication de la Genèse (*De Genesi contra Manichaeos*) dans le style ordinaire de la conversation soignée et des communications écrites, sans mots anciens ou poétiques, sans recherche de rythme et surtout sans périodes savantes.

Lu à la suite du *De Moribus Ecclesiae catholicae et de Moribus Manichaeorum*, ce traité cause une vraie surprise : pauvreté du vocabulaire, syntaxe négligée, phrase souvent parlée, absence d'ornements. Il n'est pas étonnant que le rhéteur ait cru nécessaire de s'en expliquer ou de s'en excuser : il le fait dans une brève préface qu'il rédige en langue savante, choisissant les mots, veillant à leur ordre le plus expressif, observant la syntaxe classique (hormis *ut non* pour *ne* avec *moneo* et cela par souci d'une nuance), équilibrant des périodes plus ou moins amples. Il ne sera pas inutile de citer ce texte important pour l'évolution du style chez saint Augustin et son adaptation aux différents auditoires :

« *Si eligerent Manichaei quos deciperent, eligeremus et nos uerba quibus eis responderemus : cum uero illi et doctos litteris et indoctos errore suo persequantur, et, cum promittunt ueritatem, a ueritate*

conentur auertere, non ornato politoque sermone, sed rebus manifestis conuincenda est uanitas eorum. Placuit enim mihi quorumdam uere christianorum sententia qui, cum sint eruditi liberalibus litteris, tamen, alios libros nostros quos aduersus Manichaeos edidimus cum legissent, uiderunt eos ab imperitioribus aut non aut difficile intelligi et me beneuolentissime monuerunt ut communem loquendi consuetudinem non desererem, si errores illos tam perniciosos ab animis etiam imperitorum expellere cogitarem; hunc enim sermonem usitatum et simplicem etiam docti intelligunt, illum autem indocti non intelligunt » (I, 1).

* * *

Plus que cette déclaration, l'étude du texte révèle une langue mêlée, pauvre et commune.

Les noms d'agent en *-tor* sont nombreux, mais ils ne se multiplient pas encore, comme ils le feront pour les besoins de l'assonance. L'auteur n'en crée aucun dans ce traité, sauf peut-être *intellector*, qui a déjà paru dans le *De Moribus* (II, 5). On constate surtout un afflux de mots chrétiens que l'on retrouve chez saint Ambroise et saint Jérôme : II, 10 *insufflatio* ; II, 13 *speculatio* au sens de « contemplation » ; I, 43 *inchoatio* ; II, 38 *lignum* pour *arbor* ; II, 39 *serpentinus* ; I, 29 *uiuificare* ; I, 38 *captiuare* ; II, 8 *intimare* ; II, 5 *sordidare*. Saint Augustin les emploie sans hésiter, sans multiplier, comme dans le *De Moribus*, les excuses sous la formule classique : *ut ita dicam*.

Les expressions bibliques communément reçues s'enchâssent sans explication dans le texte : I, 4 *de illo fine praecepti* (la charité) ; I, 22 *facere in principatum dici* ; I, 28 *secundum interiorem hominem* ; II, 3 *secundum litteram accipere* ; II, 37 *carnalis obseruantia* ; I, 40 *carnalis concupiscentia* ; I, 43 *spirituales intelligentiae*, ainsi que les adverbes constamment répétés : *carnaliter*, *spiritualiter*, *uisibiliter*.

Dans ce langage qui recherche le vocabulaire le plus commun, il ne faut pas considérer comme des néologismes II, 23 *succinctorium* et II, 32 *praecinctorium*, ni I, 43 *fabrica* au sens de « maison, construction » ; II, 41 *adapertio* ou II, 12 *implicamentum* = « embarras ».

Ce vocabulaire mêlé reste pauvre. Le verbe *dico* est répété sans souci de variété : I, 3 *dicant ergo quid dixerit* ; II, 43 *illi dicunt...*,

nos negamus, sed dicimus..., alors que le *De Moribus* (I, 45) aligne les verbes *clamat, inquit, dicitur, proferri* par amour de la richesse verbale.

La syntaxe subit la même évolution. Comme Tertullien, Lactance, saint Jérôme et les autres auteurs ecclésiastiques, saint Augustin construit (I, 29 ; I, 31) *dominari* avec le génitif et par contre (I, 25) avec le datif ; (I, 19) *erubesco* avec le datif, bien qu'il en fasse un actif (II, 23) *erubescenda uidebatur* ; (I, 39) *benedico* et (I, 39) *compluo* deviennent actifs comme chez les mêmes auteurs. L'ablatif remplace l'accusatif de mouvement : II, 11 *in quo errore... ueritas premit.*

Aliquis apparaît le plus souvent superflu : I, 24 *aliquas notas... scribere* ; I, 25 *ferramento aliquo acuto. Ipse* fourmille et devient même sujet : I, 34 *ut sciat ipse. Ille* n'est plus qu'un article.

L'infinitif de but, déjà très souvent employé, devient normal I, 7 *sed illas uanitates modo non suscepimus refellere* ; II, 3 *nihil laborant nisi non inuenire quod quaerunt. Relinquo*, au sens d' « omettre, cesser », ne se trouve d'après Dräger avec l'infinitif que dans Lucrèce (VI, 654 *mirari multa relinquas*) ; il apparaît ici avec le même sens : II, 37 *reliquit apparere hominibus.* De même, notons les infinitifs à tournure personnelle, très fréquents dans la littérature chrétienne : I, 13 *ostenditur eluxisse* ; I, 32 *inueniuntur habere laudabiles mensuras* ; I, 28 *intelligitur homo factus* ; I, 24 *nec aues ibi uolare asseuerantur* ; II, 30 *diuites euasisse... existimandi sunt*, etc. Par contre, les propositions infinitives diminuent en face des tournures analytiques avec *quod* ou *quia*, dont le verbe se met à l'indicatif ou au subjonctif sans règle bien précise.

L'interrogation indirecte n'entraîne pas le subjonctif et l'on arrive à des phrases de ce genre : I, 15 *requiremus utrum uere sic est accipiendum quia uocauit Deus...* ou encore : II, 6 *subiecit ei causam quare non pluerat.* La concordance des temps n'attire l'attention que par intermittences : II, 38 *experiremur quid intersit*, et par contre : I, 31 *recte tamen intelligitur spiritualiter ut... haberemus et eorum dominaremur.*

Le participe présent avec *esse* est employé dans le même sens que le verbe simple : I, 34 *nescientem se esse dixit* (au lieu de *nescire*), et cela pour obtenir un parallélisme *quia illos nescientes occultando faciebat.*

Les prépositions viennent en foule, comme il fallait s'y attendre,

compléter le sens des cas ; *de*, préposition favorite, remplace *ex*, *ab* et même le génitif : II, 5 *imber de nubibus* ; II, 6 *doctrinam de humanis uerbis*. *In* ou *per* remplacent ou complètent l'ablatif instrumental : I, 31 *per temperantiam et modestiam* ; II, 32 *in tunicis pelliceis figurata est*. Les exemples abondent.

La conjonction *cur* alterne avec l'ecclésiastique *utquid* : I, 21 *deinde quaerunt utquid dictum sit*. *Sicut* est employé pour *quia*, *cum* : II, 11 *Sicut enim est mater omnium haereticorum superbia, ausi sunt dicere...*

* * *

La vulgarité du vocabulaire et l'incorrection de la syntaxe frappent pourtant moins que l'allure générale de la phrase ; ni variété, ni abondance, ni rythme, ni passages brillants ; rien de cette piété frémissante et de cette ironie joyeuse qui animent, par exemple, le *De Moribus*. Le rhéteur a cherché la brièveté et la clarté.

La phrase devient, aussitôt après la préface, celle de la conversation populaire : I, 3 *Quod scriptum est* : « *In principio fecit Deus caelum et terram* », *quaerunt* : *in quo principio? et dicunt...* ou encore : I, 2 *de imperitia sua erubescant sibi et de illa imperitia sua periclitari se sentiant*. De là naît un type de phrase négligée, hésitante et lourde, avec de perpétuelles reprises : I, 4 *Si ergo non dicunt...* (16 lignes), *si ergo illi dixerint...* ; I, 29 *Sed si damnatio eius tantum ualet ut..., quamuis..., cum...* ; *si ergo haec hominis damnatio tantum ualet...* Lorsque le sujet est quelque peu éloigné, une reprise avec *ergo* le rappelle. Ces constructions ne favorisent pas la clarté ; aussi rencontre-t-on des textes de ce genre, chaos d'où la pensée émerge avec peine : II, 25 *Nihil est autem tam familiare peccantibus quam tribuere Deo uelle undecumque accusantur* ; *et hoc de illa uena superbiae ut*, QUONIAM *sic homo peccauit cum uult esse par Deo, id est liber esse ab eius dominio, sicut ille ab omni dominio liber est*, QUONIAM *ipse est dominus omnium*, QUONIAM *in maiestate par illi esse non potuit, iam lapsus et iacens in peccato, parem sibi eum facere conetur...*

Même les phrases simples et claires prennent une tournure populaire ; les liens logiques ne sont pas marqués et les termes imprécis abondent. Ainsi : I, 36 *Huius uespera est confusio linguarum in eis*

qui turrem faciebant, ou cette phrase caractéristique : I, 39 *Et reuera sic ista aetas, a regni robore inclinata et fracta, est in populo Judaecorum, quemadmodum homo a iuventute fit senior.* On ne s'étonnera pas de formules de ce genre : II, 12 *formosum ad aspectum intelligentiae..., bonum ad escam* ; II, 30 *quamuis cum labore.*

Çà et là un dicton : I, 5 *ne, cum uolunt uerbis sacrilegis concidere ueritatem..., redeat illis securis in crura.* Plus loin (I, 26), on oppose le chrétien louant Dieu « *in humilitate formicae* » au cavalier qui traverse un cours d'eau « *in alicuius iumenti altitudine* ».

Le ton de la phrase ne se relève que vers la fin : en huit propositions qui reprennent la formule : « *illi dicunt... nos negamus, sed dicimus...* », saint Augustin explique les antinomies entre l'erreur manichéenne et la foi catholique ; il termine avec un mouvement plus large, mais sans recherche : II, 43 *Ego enim quod bona fide coram Deo dixerim, sine ullo studio contentionis, sine aliqua dubitatione ueritatis et sine aliquo praeiudicio diligentioris tractationis, quae mihi uidebantur exposui.*

Cette finale elle-même n'a rien du mouvement oratoire et de la logique brillante qui animaient dans les Dialogues le « sermo perpetuus » du rhéteur, conclusion préparée et accueillie avec des applaudissements. Elle termine un exposé de classe, un mot à mot terne sans habiles digressions.

* * *

Sans doute, le rhéteur y apparaît encore, et même le grammairien. Il parle de l'Olympe et, pour prouver que vents et nuages respectent cette cime, il apporte le récit fantaisiste de quelques voyageurs. Il traduit le grec *Ophitas* par *serpentinos* et explique la différence entre πρεσβύτης et γέρων. Il note que le Tibre s'appelait jadis *Albula* et renvoie à l'*Énéide*. Il reprend mot à mot les exemples classiques : I, 34 *Talibus locutionibus etiam abundat nostra consuetudo, cum dicimus laetum diem quia nos laetos facit ; et pigrum frigus, quia nos pigros facit ; et fossam caecam, quia nos eam non uidemus ; et linguam politam, quia uerba polita facit : postremo etiam quietum ab omnibus molestiis tempus dicimus in quo nos ab omnibus molestiis quieti sumus.*

Dès qu'il aborde l'ordre du monde, son sujet favori, il adopte une tournure plus littéraire (I, 26) ; la phrase devient nette et régu-

lière ; l'expression abondante, et l'on sent que le rhéteur sacrifie au souci de la simplicité une suite d'antithèses qui surgissent dans son esprit.

Par contre, il fait appel aux subtilités de son art pour suppléer à l'insuffisance de ses connaissances exégétiques. Ne comprenant pas certains passages de la Genèse au sens propre, Augustin les traite par l'allégorie ; il s'y complaît, il déploie son ingéniosité à découvrir dans les six jours de la Création les âges du monde et, non content de cette longue allégorie, il décrit d'après la même méthode les sept âges de la vie spirituelle.

Çà et là un parallélisme, une antithèse annoncent la phrase future de l'évêque : I, 5 *Quae omnia continent tam magna mysteria ut quisquis ea didicerit omnium haereticorum uanitatem / vel doleat quia homines sunt / vel derideat quia superbi sunt* ; I, 13 *Miseri homines quibus displicet quod Deo placuerunt opera sua.*

* * *

Malgré ces influences littéraires, le commentaire de la Genèse contre les manichéens marque une évolution dans l'œuvre de saint Augustin. Baptisé depuis deux ans, le rhéteur apprend le langage chrétien et l'observe avec scrupule ; il met son art au service de l'Église catholique et s'adresse aux diverses classes de la société. Rêve-t-il d'atteindre les milieux lettrés, il emploiera leur langage, lui imprimant pourtant la marque chrétienne ; songe-t-il au peuple, il empruntera la langue populaire chrétienne, s'abaissant parfois au style incorrect du bas peuple comme dans le psaume contre les donatistes. Entre ces extrêmes se placent les divers degrés de l'instruction auxquels s'adaptera le prêtre ou l'évêque. En outre, les sujets eux-mêmes diffèrent et les règles du genre s'imposent : le latin populaire des Commentaires exégétiques recevra dans les *Sermons* l'éclat des antithèses, des parallélismes et des assonances ; le latin savant des *Confessions* perdra l'exubérance de son lyrisme dans la *Cité de Dieu ;* dans le cours même de ces œuvres, saint Augustin varie ses effets avec la science et l'habileté du rhéteur.

Aussi est-il intéressant de ne pas borner une étude de son style à une seule œuvre, et de suivre au milieu de ses divers auditoires le rhéteur converti. Faute d'établir ces distinctions, on serait tenté de

lui attribuer avec Villemain « tous les défauts d'une langue gâtée par l'affectation et la barbarie » (*Tableau de l'éloquence chrétienne au IV^e siècle*, p. 354), ou bien de le croire incapable de construire une période ample et harmonieuse, ainsi que le pensent des auteurs plus récents. Le secret de la période n'était point perdu, Augustin écrivait à saint Jérôme dans un style aussi pur que son tumultueux correspondant, il s'adressait aux lettrés dans un langage savant, mais il voulut renouer l'alliance de la langue avec le peuple qui la parlait ; il choisit les ornements populaires que le rhéteur n'ignorait pas, il les multiplia, les rendit plus voyants et il retrouva sans la chercher la prose d'art apportée par les sophistes à la Grèce. Le *De Genesi contra Manichaeos* marque le début de cette évolution.

J. FINAERT.

V

NOTES CRITIQUES AUX *ARATEA* D'AVIÉNUS

PAR V. BUESCU
Assistant à l'Université de Bucarest

L'étude des *Aratea* de Cicéron — dont nous préparons une édition critique — nous a amené à faire un certain nombre de corrections au texte des *Aratea* de Rufus Festus Aviénus.

Depuis le courageux autant que juste aveu de Pingré, l'éditeur « manqué » — et pour cause[1] — d'Aviénus, le texte en question a été édité deux fois : par A. Breysig (Teubner, 1882), qui y apportait des corrections très peu nombreuses et de modeste qualité[2], en-

1. Al. G. Pingré, *M. Manilii Astronomicon ll. V; accessere M. Tullii Ciceronis Arataea* (sic), Paris, 1786; vol. II, *Avertissement*, p. 207-208 : « ... le style d'Aviénus se sent un peu trop du siècle où il écrivoit : j'avouerai ingénument que je ne l'entends pas en beaucoup d'endroits, que je ne devine pas même ce qu'il a voulu dire... »

2. Il n'a, d'ailleurs, pas été plus libéral ni plus heureux dans l'édition des *Aratea* de Germanicus. Voici l'opinion de Baehrens (*P.L.M.*, I, p. 147) : « De nuperrima A. Breysigii editione (Berolini, 1867) tacere melius. Nam... ad emendationem fere nihil contulit... »; il en était de même pour la seconde édition, chez Teubner, 1899.